

The University of Chicago

LES DOCTRINES LITTERAIRES DU
CONSTITUTIONNEL (1815-1830)

LEURS RAPPORTS AVEC LA POLITIQUE

A PART OF A DISSERTATION SUBMITTED TO
THE FACULTY OF THE DIVISION OF THE
HUMANITIES IN CANDIDACY FOR THE
DEGREE OF DOCTOR OF PHILOSOPHY

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES AND LITERATURES
AUGUST, 1941

By
MARGARET MOORE

CHICAGO, ILLINOIS

1945

The University of Chicago

LES DOCTRINES LITTÉRAIRES DU
CONSTITUTIONNEL (1815-1830)

LEURS RAPPORTS AVEC LA POLITIQUE

A PART OF A DISSERTATION SUBMITTED TO
THE FACULTY OF THE DIVISION OF THE
HUMANITIES IN CANDIDACY FOR THE
DEGREE OF DOCTOR OF PHILOSOPHY

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES AND LITERATURES
AUGUST, 1941

By
MARGARET MOORE

CHICAGO, ILLINOIS

1945



LES DOCTRINES LITTÉRAIRES DU CONSTITUTIONNEL (1815-1830):

LEURS RAPPORTS AVEC LA POLITIQUE

I. Introduction

La dissertation traite des articles relatifs à la littérature parus dans le Constitutionnel depuis son origine jusqu'à la Révolution de juillet 1830. Dans ce journal la critique littéraire est subordonnée aux discussions politiques. Elle est pourtant indispensable au programme de la rédaction. C'est un moyen de remplir la fonction éducatrice que la presse se propose, d'entretenir le patriotisme et le nationalisme et de répandre les doctrines libérales. Cette critique est forcément liée à l'actualité: elle est avant tout oeuvre de circonstance. Mais malgré sa nature contingente, elle est fondée sur certaines doctrines qui restent essentiellement les mêmes pendant les quinze années qui nous intéressent.

Le principe fondamental repose sur les rapports mutuels qui existent entre les moeurs et la littérature. Le Constitutionnel ne se préoccupe pas d'innover en théorie littéraire. La littérature étant avant tout pour lui un outil, il se contente de manier celui que le passé lui a transmis. Il accepte donc en général les doctrines classiques traditionnelles. Les chapitres suivants révéleront jusqu'à quel point ses préventions classiques et ses convictions libérales déterminent ses jugements sur les écrivains, et ils montreront plus spécifiquement la façon dont la littérature est exploitée dans les campagnes politiques.

II. La Littérature française antérieure au XVII^e siècle

Le Constitutionnel n'est pas insensible à la beauté poétique de l'ancienne civilisation, mais, pour contrebalancer l'engouement des ultras pour le moyen âge, il croit devoir insister plutôt sur la barbarie de la société féodale et de la littérature qui en est l'expression. Il favorise pourtant les travaux d'érudition qui ont trait au moyen âge. Quoique sa critique soit insuffisante et tendancieuse, il fait preuve de bon goût en préférant les monu-

ments authentiques aux imitations saugrenues.

Quant à la littérature de la Renaissance, il s'en occupe peu et mal. D'abord il veut bien concéder aux membres de la Fléiade un mérite relatif, mais refuse à leurs ouvrages une valeur intrinsèque. Cette condescendance même se transforme en hostilité aussitôt que les romantiques adoptent ces poètes comme modèles. Le nom de Ronsard, avec celui de Shakespeare, devient alors le symbole de l'enfance de l'art. Le journal trouve autrement intéressants les deux grands prosateurs, Montaigne et Rabelais.

III. La Littérature française des XVII^e XVIII^e siècles

Si le Constitutionnel relègue dans le passé la plus grande partie de la littérature française antérieure au XVII^e siècle, il est de l'avis que celle des siècles de Louis XIV et de Voltaire conserve son actualité. Cela vient de ce qu'elle est fondée sur une esthétique logique mais flexible. Elle constitue une des sources essentielles de la gloire nationale. Pour soutenir cette thèse, le journal s'appuie le plus souvent sur l'art dramatique des deux grands siècles et sur l'oeuvre philosophique du XVIII^e, non seulement parce que ce sont les titres les plus sûrs de la renommée littéraire française, mais aussi parce qu'ils ont été l'objet d'injustes attaques. La lutte contre les philosophes, commencée par les réactionnaires contemporains de Voltaire, est poursuivie sous la Restauration par les ultras et le "parti-prêtre". L'oeuvre du XVII^e siècle a été attaquée d'abord par des critiques étrangers, jaloux de l'hégémonie politique et littéraire de la France, et ensuite par les romantiques français ennemis du progrès social. Le Constitutionnel, qui regarde la diffusion des chefs-d'oeuvres français comme un signe et un moyen de progrès, s'efforce d'encourager l'offre et la demande de nouvelles éditions. Il invite toutes les classes à participer au mouvement intellectuel et à s'assimiler les richesses de la littérature nationale.

Parmi les auteurs et les oeuvres des XVII^e et XVIII^e siècles, il y en eut qui conservaient une actualité tout particulière, et qui pouvaient fournir des armes aux campagnes de parti. Nous allons voir comment le Constitutionnel mania ces armes. Dans ses luttes contre l'obscurantisme et le despotisme, il se réclame des philosophes du XVIII^e siècle. Pour gagner à la cause libérale les catholiques "raisonnables", il exagère l'hostilité des jésuites

et des ultramontains à l'égard de certains écrivains du XVII^e siècle dont la piété est incontestable: Bossuet, Fénelon, Massillon, Pascal. L'auteur du XVII^e siècle qui sert le mieux la polémique du parti libéral est Molière. L'hypocrisie est, selon le Constitutionnel, le vice caractéristique de l'ordre des jésuites. Tartufe est donc l'arme par excellence pour attaquer ces "faux dévots". Le Constitutionnel recueille et amplifie le bruit des troubles occasionnés par des représentations de Tartufe, et par des allusions à cette comédie il harcèle les ministères successifs.

Si le Constitutionnel examine, de n'importe quel point de vue, les chefs-d'oeuvre des deux grands siècles, il y trouve de quoi servir ses desseins, mais il ne croit pas que les écrivains contemporains puissent se reposer sur les lauriers d'un passé glorieux: ils doivent atteindre à de nouveaux triomphes de l'esprit et concourir à l'élaboration d'un meilleur ordre social. Ce faisant, ils ne doivent pas rejeter tout apport des littératures étrangères.

IV. La Littérature anglaise: Shakespeare, Byron, Scott

Le commerce international des idées, interrompu par les guerres de la Révolution et de l'Empire, vient d'être repris. Les échanges avec l'Angleterre surtout sont importants. Parmi les ouvrages importés de ce pays, ceux de Shakespeare, de Byron, et de Walter Scott préoccupent particulièrement le Constitutionnel. La première étape dans la révélation progressive de l'oeuvre de Shakespeare est la publication chez Ladvocat en 1821-1822 d'une nouvelle édition de la traduction Letourneur, révisée par Mme Guizot. On déclare légitime une certaine curiosité à l'égard de cette entreprise, et l'on envisage quelque profit à en tirer. En 1822 des représentations shakespeariennes tentées au théâtre de la Porte Saint-Martin par une troupe anglaise offrent une nouvelle occasion de discuter le rival de Racine. Le Constitutionnel fait semblant de condamner le chauvinisme dont ces acteurs furent victimes. Il met sa critique au point, vers la fin de 1824, dans un manifeste qui proclame que les drames de Shakespeare sont bien inférieurs aux chefs-d'oeuvre français.

En 1827 l'organe qui défend si loyalement Racine conseille de faire un accueil courtois à une nouvelle troupe anglaise et de garder la mesure dans la manifestation du patriotisme littéraire.

Toutefois, il reprouve l'imitation de Shakespeare. Au moment de la première représentation du More de Venise de Vigny, la bataille romantique bat son plein, et le Constitutionnel ne conserve plus vis-à-vis de Shakespeare les apparences de la neutralité. Il s'efforce de montrer combien l'auteur d'Othello a vieilli. Malgré la fréquence des allusions qu'il a faites à Shakespeare, le Constitutionnel n'a guère aidé à la compréhension du poète anglais.

Quoiqu'un premier contact superficiel avec les oeuvres de Byron suffise pour convaincre le Constitutionnel que ce poète est le prince des romantiques, le journal s'ingénie à mettre en lumière ses faiblesses. Une seconde lecture, ou une lecture plus complète, qui lui révèle en Byron un esprit ouvert au mouvement social du siècle, dissipe quelques préventions. La geste héroïque qui termine cette vie tourmentée amène les rédacteurs à pécher par excès de louanges. Classiques et chauvins, ils arrivent à la fin, comme la plupart des critiques de l'époque, à surestimer un poète romantique étranger.

En contraste avec Byron, Walter Scott ne connut pas de succès personnel dans les milieux libéraux, et sa fortune littéraire même ressentit les mauvais effets d'un froissement des susceptibilités nationales et bonapartistes. En tant que romantiques, ses oeuvres inspirent aux rédacteurs de la méfiance, mais en tant qu'historiques, elles obtiennent leur suffrage. Ils estiment que le romancier a beaucoup influé sur l'évolution du genre de l'histoire, sur le théâtre et les beaux-arts, et trouvent qu'il a introduit dans le cadre souple du roman des innovations de premier ordre. Ils jugent plus sévèrement ses imitateurs français que ses émules étrangers. Ces bonnes dispositions envers le romancier écossais sont gravement compromises par la publication en 1827 de la Vie de Napoléon Bonaparte. Il est clair cependant que le Constitutionnel jalouse moins la vogue de Scott et de Byron que celle de Shakespeare. De même, par rapport au grand dramaturge anglais, il a une préférence marquée pour Schiller.

V. Les Littératures allemande, espagnole et italienne

1. La Littérature allemande: Schiller et Goethe.--Dans ses premières allusions à Schiller, le journal le présente comme rival des auteurs français et s'efforce, en conséquence, de faire ressortir chez lui certains défauts inhérents au système romantique.

Mais lorsqu'un rédacteur fait connaissance avec Schiller dans les traductions de Guillaume Tell ou de Marie Stuart, la noblesse des sentiments qu'il y trouve le désarme. En 1821 le Constitutionnel appuie la traduction par Barante des Oeuvres dramatiques de Schiller, parue chez Ladvocat. Au cours des années suivantes il accueille assez bien plusieurs imitations ou adaptations de ces drames. Il favorise des emprunts qui enrichissent le théâtre français mais ne tolère pas que les imitateurs affichent un mépris des traditions nationales. Dans ses articles sur les ouvrages inspirés de Schiller, il souligne les mérites des modèles, particulièrement le fond philosophique. Ces articles prouvent, qu'aux yeux du Constitutionnel, Schiller, de même que Byron, a racheté son romantisme par un libéralisme sans reproche.

Goethe semble intéresser moins sérieusement la polémique littéraire et la propagande politique du journal. En général, le Constitutionnel réfléchit les rapports cordiaux qui existent entre Goethe et la France, mais ses allusions au poète sont des plus superficielles.

2. La Littérature espagnole.--Il trouve dans la vie de Cervantes un exemple de courage et dans son chef-d'oeuvre une ample matière à exploiter contre les romantiques et leurs protecteurs ultra. Deux écrivains espagnols contemporains, Moratin et Martinez de la Rosa, se prêtent également aux desseins du journal: Moratin, par son classicisme et par la portée sociale de ses comédies; Martinez de la Rosa, par son libéralisme.

3. La Littérature italienne.--La littérature italienne distrait rarement le Constitutionnel de ses préoccupations ordinaires. Il trouve moyen de faire un peu de propagande libérale et anti-romantique au sujet de Dante, approuve la lettre de Manzoni sur les unités, et constate que les tragédies d'Alfieri, jouées en italien, sont trop rigoureusement classiques pour plaire à des spectateurs qui ne peuvent guère en suivre les beautés du style.

En conclusion, l'attitude du Constitutionnel envers les littératures européennes modernes peut se résumer ainsi: il convient de prendre contact avec elles, tout en gardant un juste sens des valeurs qui assure aux chefs-d'oeuvre nationaux le premier rang; on peut attendre d'elles quelques apports psychologiques et esthétiques: des beautés de détail à faire rentrer dans le système

classique français. Ce qui est plus important, on peut, par leur moyen, répandre quelques idées libérales.

VI. Les Écrivains français contemporains: Chateaubriand

Tant que le Constitutionnel doit combattre l'influence réactionnaire du chef ultra-royaliste, il fait constamment des insinuations contre le caractère de l'homme et le talent de l'écrivain. Après la défection de Chateaubriand, quand les publicistes libéraux acceptent le ministre déchu et rancunier comme un allié dans la guerre contre l'ennemi commun, ils chantent la palinodie et rétractent toutes les injures qu'ils avaient proférées. Par des louanges compromettantes, ils veulent enchaîner son talent et démontrer à ses émules les avantages matériels et les satisfactions d'amour-propre à tirer d'une alliance avec les forces démocratiques du pays. Ils revendiquent Chateaubriand non seulement pour le compte du libéralisme, mais aussi pour celui du classicisme. On a l'impression que, malgré cette volte-face, le journal "des épiciers" ne réussit jamais à vaincre ses préjugés contre le grand aristocrate romanesque.

VII. (Suite) Casimir Delavigne et Béranger

Parmi les jeunes écrivains qui répondent le mieux aux exigences du Constitutionnel se distingue Casimir Delavigne. Les premières Messéniennes, qui respirent un patriotisme ardent, prédisposent le journal et le public en faveur du poète. Quelques vers de sa première tragédie, les Vêpres siciliennes, fournissent aux libéraux des armes contre le ministère Decazes. Notre feuille suit avec un intérêt jaloux la carrière du poète patriote et libéral, recommande tous ses ouvrages, se scandalise de l'attitude des autorités à son égard, et s'efforce de lui obtenir un fauteuil académique. Elle approuve la modernité de ses idées et applaudit à ses innovations littéraires, innovations assez modérées pour s'encadrer dans le système classique. En somme, il y a entre les publicistes et le poète une parfaite conformité de doctrines politiques et littéraires.

Béranger adopte un genre plus modeste que ceux qu'exploite Casimir Delavigne, mais il l'élève à une place d'honneur. Dès la publication de son premier recueil de chansons, le Constitutionnel

le proclame poète et patriote. Cette feuille continue à faire valoir le patriotisme et la popularité du chansonnier et les qualités artistiques des chansons; lors des procès intentés à Béranger, elle s'efforce de soulever l'opinion publique en sa faveur. Il est évident que Béranger réalise au degré le plus éminent l'idéal que le journal propose au poète citoyen.

VIII. (Suite) Paul-Louis Courier, Barthélemy et Méry, Théodore Leclercq, Cavé et Dittmer, Vitet, Mérimée

Un des écrivains les plus appréciés du Constitutionnel, fut Paul-Louis Courier, helléniste et pamphlétaire. Il inséra dans ce journal, en 1823 et 1824, des lettres et des annonces qui montrent la vigueur de sa pensée et de son style. Les rédacteurs lui savaient gré d'avoir mis sa maîtrise de la langue au service des idées saines, qu'il s'agit de politique ou de littérature. Ils étaient aussi fort contents du talent satirique de Barthélemy et de Méry, dont les brillantes improvisations en vers fustigeaient le gouvernement, tout en encourageant le philhellénisme et le bonapartisme.

Les plus fines satires de l'époque prirent la forme de proverbes dramatiques et furent l'oeuvre de Théodore Leclercq. Par leur critique de moeurs et leurs qualités littéraires, ces petits ouvrages avaient un grand attrait. Les rédacteurs maintiennent que le proverbe, puisqu'il échappe à la censure dramatique, est assez libre pour peindre la société telle qu'elle est. Ils approuvent aussi des esquisses dramatiques et historiques destinées seulement à la lecture, telles les Soirées de Neuilly de Cavé et Dittmer et la trilogie de Vitet qui se rapporte à la Ligue. Ils accueillent avec sympathie tous les ouvrages de Mérimée, mais leurs préférences vont au Théâtre de Clara Gazul et à la Chronique du temps de Charles IX. Ils notent la différence fondamentale entre le tempérament de Mérimée et le type romantique.

Le Constitutionnel prétend avec raison, ce nous semble, ne pas vouloir décourager les jeunes écrivains. S'il les sermonne, c'est pour les ramener aux saines doctrines politiques et littéraires.

IX. Les Romantiques français: Premières Impressions.
Charles Nodier. Le vicomte d'Arlincourt

Les préventions du Constitutionnel contre le romantisme français furent fondées d'abord sur des sentiments chauvins. Vers

1815 le mouvement n'avait guère dépassé en France l'étape théorique. Pour le discréditer, notre journal s'efforce de lui rattacher le mélodrame et de railler son succès auprès des femmes. Quand paraît l'Adolphe de Benjamin Constant, le Constitutionnel voudrait être complaisant pour l'auteur, l'un des chefs du parti libéral, mais il ne lui pardonne pas ses attaches littéraires avec le groupe de Coppet. Il s'en prend donc au style et à l'immoralité du roman.

Il méprise les ouvrages romanesques de Charles Nodier, mais tient en estime ses travaux d'érudition et de vulgarisation. Ce précurseur des romantiques, de tempérament peu provocant, n'irritait pas les susceptibilités des journalistes. Son tact et son charme tendaient à désarmer ses opposants politiques et littéraires.

Pendant un temps le Constitutionnel prétend que les termes "frénétique" et "romantique" sont synonymes et que les romans du vicomte d'Arlincourt sont les exemples les plus caractéristiques du nouveau genre. Il adopte un ton de tolérance ironique en parlant de ces ouvrages à gros succès féminins, et laisse inférer qu'on ne devrait pas les prendre au sérieux.

X. (Suite) Lamartine, Soumet, Guiraud, Ancelot

La presse reproche à l'école romantique, outre ses origines étrangères et son penchant pour les effets sensationnels, la protection que lui accorde le monde officiel et aristocratique. Aussi peu s'en faut que les Méditations poétiques, œuvre si personnelle, ne paraissent d'abord à notre journal comme un ouvrage de parti. Après avoir protesté contre les fanfares d'applaudissements qui avaient failli assourdir le "phénomène lyrique" de 1820, le Constitutionnel évite de parler de Lamartine, ou tout au plus n'accorde à ses recueils que les plus sèches des annonces. Les rédacteurs ont peu de sympathie pour l'amant d'Elvire, moins encore pour l'idole du noble faubourg, et n'en ont point du tout pour le disciple de Lamennais. Mais le poète aristocrate est sans morgue, et ses vers harmonieux, quoique nouveaux par le fond, choquaient à peine le goût traditionnel. Le discours réactionnaire que le poète prononça quand il fut reçu à l'Académie française aliéna pendant quelque temps les rédacteurs. Pourtant, quand les Harmonies parurent, le Constitutionnel avait déjà re-

pris une attitude favorable. Il appert que les considérations esthétiques agissaient fort peu dans les arrêts que le journal porta sur Lamartine.

A l'époque où les termes "romantique" et "officielle" furent employés indifféremment par les organes de la gauche pour désigner l'école littéraire naissante, trois poètes de la coterie privilégiée se firent souvent remarquer: ce furent Soumet, Guiraud et Ancelot. Quelques succès dramatiques et lyriques leur valurent des places et des pensions, tandis que leurs relations mondaines et royalistes et leur tendance romantique excitèrent la méfiance du Constitutionnel. Mais leurs innovations littéraires et leur influence politique semblèrent à la longue peu significatives. Le journal continua d'en parler puisqu'ils étaient fournisseurs attitrés des théâtres, mais il pouvait s'offrir à leur égard une critique routinière et la plupart du temps impartiale. Il devait par contre se mettre en frais pour engager la bataille contre des écrivains plus nettement romantiques et plus militants.

XI. (Suite) Dumas, Hugo, Vigny

Quoique le déclenchement de la guerre que le Constitutionnel livra en 1829 et 1830 au romantisme coïncidât avec le succès de Henri III et sa cour, Alexandre Dumas, l'auteur du drame, ne fut pas compté d'abord parmi les extrémistes de l'école ennemie. Ce qui était de première importance, il n'était pas marqué des stigmates du poète officiel. La première représentation de Henri III et sa cour est accueillie unanimement comme un important événement littéraire, mais en moins de deux semaines, le Constitutionnel rabaisse le drame au niveau d'un vulgaire succès d'argent. La raison de cette volte-face, c'est que les romantiques, devenus insupportables, avaient accaparé l'auteur et revendiqué tous les honneurs de son triomphe. A propos de Christine, notre journal loue le talent de Dumas et lui signale les écueils du genre qu'il a adopté. En somme, les rédacteurs sont assez conciliants envers le jeune dramaturge dont le républicanisme passif donne des espérances.

Ils auraient voulu l'être même à l'égard du chef des romantiques, mais Hugo, par trop intransigeant, repoussa toute ouverture. Effectivement ce fut le poète, et non pas les publicistes, qui ouvrit les hostilités. Pendant plusieurs années le journal

s'occupe très peu du jeune partisan du trône et de l'autel. S'il en parle, ce n'est la plupart du temps que pour rappeler le moindre de ses titres, celui d'auteur d'Han d'Islande et d'Amy Robsart. Au moment où Marion de Lorme fut interdite les romantiques et les classiques étaient en pleine guerre, mais le Constitutionnel déclara une trêve et porta secours à l'ennemi. Le débat sur Marion de Lorme étant clos, il reprit les armes.

Momentanément la bataille s'engagea autour du More de Venise. Le Constitutionnel avait à peine parlé d'Alfred de Vigny avant 1829, sauf pour dénigrer le roman de Cinq Mars. Les manifestes de Sainte-Beuve et d'Emile Deschamps avaient dirigé l'attention sur l'auteur des Poèmes et le traducteur de Shakespeare. Le Constitutionnel condamne, au nom de ce que Deschamps qualifie de "patrioterie littéraire", les admirateurs de Shakespeare et d'eux-mêmes. Il raille les prétendus novateurs qui ne font qu'imiter le poète anglais, se moque du "tapage" qu'occasionna le More de Venise, et conseille à Vigny d'abandonner les traductions en faveur de créations originales.

Au dire du Constitutionnel, Hernani, pas plus que le More de Venise et Henri III, ne remporta de victoire décisive. Le journal ne participa nullement à la cabale formée contre Hernani pendant que le drame était en répétition, mais dès la première représentation, il critiqua fort sévèrement cette pièce. Il affirme que le succès est plus apparent que réel puisque ce furent les seuls "camarades" romantiques qui applaudirent aux extravagances d'Hernani. Même après cette crise, il ne désespère pas de convertir le chef des romantiques.

A la veille de la victoire politique de la Révolution de juillet, la foi classique du Constitutionnel reste essentiellement intacte. Jay et ses collègues avaient peut-être préservé les romantiques de certains écarts; ils ne les avaient point ramenés à la technique traditionnelle, même assouplie. Mais on ne saurait nier qu'ils fussent pour beaucoup dans la conversion d'une partie considérable de la jeune génération à l'idéal d'une littérature sociale et humanitaire. Par contre, en prostituant la critique aux besoins de la propagande, ils contribuèrent à provoquer la réaction contre l'esprit bourgeois et utilitaire, laquelle mit en branle le mouvement de l'art pour l'art.

XII. Conclusion

Nous avons relevé surtout la partie tendancieuse de la critique parue dans le Constitutionnel, car c'est par sa partialité et par ses préventions que ce journal est l'expression de la société à l'époque de la Restauration. Nous avons suivi ses tentatives pour endoctriner le public à propos de la littérature nationale et étrangère, pour lui faire récompenser ou punir les écrivains contemporains selon leurs attaches ou leur influence politiques. Si l'on cherche en vain dans cette feuille le désintéressement esthétique, on trouve par contre que les convictions politiques et sociales l'y emportent sur l'intérêt et la vénalité. Nous arrêtons notre enquête en juillet 1830, puisque la Révolution marque un terme dans l'histoire de la civilisation française et dans celle du Constitutionnel.

